

Thierry Fabre,

« la Méditerranée est universelle »

ENTRETIEN AVEC PASCAL AMEL

Thierry Fabre, l'actuel responsable du département culturel du MuCEM, à Marseille, a toujours œuvré pour la promotion d'un universalisme méditerranéen. Entretien avec un écrivain et intellectuel engagé dans le dialogue des deux rives.



Pascal Amel | Face aux terroristes qui, sous couvert d'islam, frappent la France, une double menace pèse sur notre démocratie : celle de ceux qui ont la haine de l'autre, sans doute même de leur propre altérité ; mais aussi celle du populisme autoritaire qui, crise économique et rancœur postcoloniale confondues, stigmatise peu ou prou les « musulmans », qu'ils soient français ou non. Comment en sommes-nous arrivés là ? Sur quel terreau – refoulé : dénié – croissent les fleurs empoisonnées et délétères du rejet de l'autre dans notre société pourtant multiculturelle ?

Thierry Fabre | Nous voici confrontés à un moment de vérité dans notre histoire, un moment de bifurcation ou de retournement, comme vous voulez, qui nous entraîne là où nous ne voulons pas aller, destin de guerre, ou qui au contraire peut nous permettre de sortir de l'impasse et de trouver un autre chemin, vers quelque chose qui ne serait pas la guerre de tous contre tous, mais au contraire une forme de paix, réinventée. Vous parlez de déni et c'est sans doute le mot le plus juste, dont il faut prendre toute la mesure et la résonance dans notre histoire. Nous sommes intimement liés à ce « si Proche-Orient », il ne nous est pas lointain, au contraire, il est constitutif de ce que nous sommes, ou avons été durant ces derniers siècles. La Syrie, le Liban, la Tunisie, l'Algérie et le Maroc, sans parler des liens tissés avec l'Égypte, d'abord par la conquête militaire de Bonaparte, au nom bien sûr de « la civilisation », ont laissé une empreinte durable, des blessures profondes, nées de la colonisation, à travers sa violence, son emprise sur les terres et sur les âmes, mais aussi des liens qui



Faten Gaddes. *The street / Statue de Bourguiba à la Goulette*. 2009, tirage numérique, 60 x 90 cm.

tissent des relations humaines profondes, une circulation des valeurs, un apprentissage de l'Autre, qui n'est pas vraiment un étrange étranger, sans parler de l'importance de la langue partagée, ce « butin de guerre » dont parlait Kateb Yacine. Or toute cette histoire est largement déniée, abolie, refusée, comme si elle n'existait pas. Nous avons pourtant hérité, très largement, de l'immigration de nos colonisations. Ce fait humain et historique est constitutif de la France d'aujourd'hui. Et le déni crée une forme de ressentiment et de colère. Il y a là un terreau, un manque de « reconnaissance », comme le dirait Paul Ricœur, qui n'a absolument rien à voir avec une forme de repentance. Il s'agit de sortir du déni et de faire resurgir, pour en parler ensemble, toutes ces strates de l'histoire qui nous relie, qui font de la France un pays profondément méditerranéen, par son histoire comme par ses populations.

Comme le disait mon ami Bruno Étienne, « compréhension ne vaut pas adhésion », et encore moins justification de ce qui a été accompli avec ces attentats, qui sont des actes d'une immense lâcheté et d'une profonde inhumanité. Mais tenter de comprendre, c'est essayer de sortir de l'aveuglement, créé par la douleur, ce désir de nous faire mal, de détruire, cette pulsion de mort, *thanatos*, qui travaille et traverse nos sociétés, et singulièrement ces jeunes gens,

porteurs de ce démon, au nom d'un dieu qui justifierait leurs actes infâmes. Il y a bien sûr quelque chose à voir avec l'islam, qui ne peut pas détourner le regard et faire comme si de tels actes lui étaient étrangers. Mais, comme le dit justement Olivier Roy, cela relève plus de « l'islamisation de la radicalité que de la radicalisation de l'islam. »

Nous en sommes arrivés là, en France, encore une fois par le déni ou une forme de désintérêt. Et je pense en particulier à deux figures qui ont porté bien haut le savoir sur l'islam, Mohammed Arkoun et Jacques Berque. Arkoun n'a pas cessé de préconiser la constitution d'un islam de France, critique, inscrit dans notre généalogie historique, et de créer pour cela des lieux de savoir et de formation, comme par exemple un institut de théologie musulmane, à Strasbourg. Il soulignait l'importance, comme Jacques Berque, de faire vivre un islam méditerranéen, critique, et de ne plus laisser toute la place à un islam obscurantiste, wahabite, largement financé par l'Arabie saoudite et les pays du Golfe. Qui les a écoutés durant ces trente dernières années ? Où est l'islam critique de France, cet islam méditerranéen que défendent par exemple avec ardeur le Tunisien Youssef Seddik et quelques autres ?

Si l'on veut s'opposer à l'obscurantisme islamique, et à ces exaltations djihadistes, il n'y

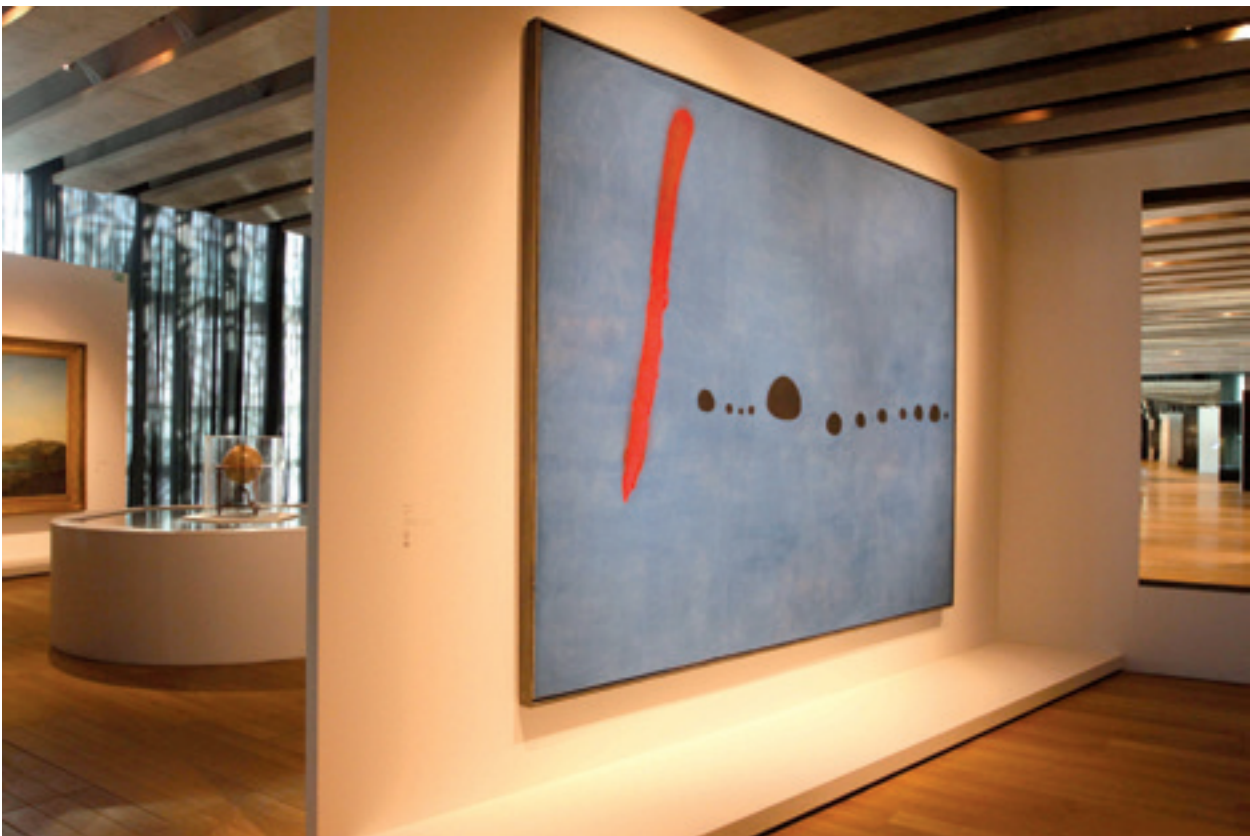
a pas que des mesures sécuritaires ou militaires à prendre, il faut faire vivre une pensée critique dans l'islam, car «on n'arrête pas les idées avec des balles», mais avec d'autres idées. Il s'agit d'ouvrir un horizon de sens et donner toute sa consistance à ce qui est «entre», qui n'est pas un vide mais un monde qui a sa profondeur historique et son héritage, fait d'une pluralité qui n'a pas été abolie et que j'appelle, avec Arkoun et Berque, *la Méditerranée*. Mais qui s'est occupé sérieusement de tout cela ces dernières années? Nous n'avons eu que des initiatives cosmétiques ou bureaucratiques, comme le partenariat euro-méditerranéen, sans parler du naufrage de l'Union pour la Méditerranée, voulue par Nicolas Sarkozy, dont les parrains, sur la rive Sud étaient Ben Ali, Moubarak et Kadhafi... On fait plus clairvoyant!

N'oublions pas ce qui est né avec les révolutions arabes et le rôle des jeunes générations qui ont rêvé d'un avenir à inventer, d'une nouvelle *Nahda*, la renaissance arabe, pas de se faire exploser... Nous voici confrontés à une nouvelle forme de nihilisme, de haine de soi et de haine des autres qui conduit à une telle radicalité. Ils

sont déterminés et prêts à aller jusqu'au bout, en tuant et en se tuant. Mais pourquoi devraient-ils avoir le dessus? Ils ne sont pas majoritaires et il y a bien d'autres chemins à tracer, à la fois en politique extérieure comme intérieure. Et singulièrement, pour ce qui est de ma responsabilité, dans le champ de la culture et de la création, pour faire vivre un monde de significations communes.

La culture est certes le champ des significations communes mais aussi celui de la différence – de la singularité, de ce qui n'a jamais encore été perçu, vu, entendu. Le rôle de la pensée et de la création artistique n'est-il pas, entre autres, de donner des clefs de la compréhension de ce qui traverse notre époque – y compris ce qui y est refoulé? A contrario de la société du spectacle, en particulier médiatique, qui semble se satisfaire de l'exaltation des égos conformes à ses attendus, pouvez-vous nous parler des *Rencontres d'Avroës* que vous avez initiées?

Il y a des trajectoires historiques différentes, mais ce qui importe, c'est de ne pas réifier les choses dans une forme



Vue de l'exposition *Le Noir et le bleu. Un rêve méditerranéen* au MuCEM, Marseille, 2013.

d'essentialisme de la différence. Celle-ci a été fabriquée par l'orientalisme, d'un côté, et par le salafisme, de l'autre, qui fondent une séparation qui se voudrait définitive entre « Eux » et « Nous ». C'est le fameux paradigme historique d'Henri Pirenne, « Mahomet et Charlemagne », pour qui l'arrivée de l'islam aurait rompu l'unité du monde méditerranéen. Il a été montré par les travaux de nombreux historiens que c'est infondé, mais cette idée fossile reste inscrite dans les imaginaires.

Les Rencontres d'Averroès, que j'ai créées à Marseille en 1994, alors que je travaillais encore à l'Institut du Monde Arabe à Paris, ont justement été fondées pour dépasser ce paradigme historique et pour « Penser la Méditerranée des deux rives », en retissant des liens en profondeur et dans l'espace public. L'idée était de montrer que, dans nos généalogies historiques, il y a Athènes et Rome, l'héritage gréco-latin, mais qu'il y a aussi l'héritage judéo-arabe, de Jérusalem et de Cordoue, l'héritage d'*al-andalus* qui fait partie de « Nous », cet héritage sémitique de l'Europe que l'extrême droite française et européenne voudrait, une fois encore, « purifier ». On sait ce que cela produit dans l'histoire. Je me suis occupé des *Rencontres d'Averroès* durant vingt ans, jusqu'en 2013, année où Marseille a été capitale européenne de la culture. C'est devenu, au fil des années, un immense lieu de débat public, où plus de 1 000 personnes viennent assister chaque année à ces tables rondes.

Vous avez initié la revue *Qantara* à l'IMA, puis la direction éditoriale de *La Pensée de midi*. Quels enjeux ont été à l'œuvre dans ces deux publications ?

Qantara, c'est le pont, l'arche, la passerelle, ce qui traverse les murs que la peur, l'incompréhension et la haine cherchent à dresser. Ce défi, ou cet enjeu, est plus nécessaire que jamais, me semble-t-il.

La Pensée de midi, vient de l'héritage du *Gai Savoir*, de Nietzsche, et de Camus. C'est une pensée de la mesure, des limites, face à la démesure de notre époque. C'est une pensée solaire aussi, qui fait face au tragique et qui cherche à inventer un chemin, à tracer une possible voie méditerranéenne, celle du XXI^e siècle. Née à Marseille en 2000 et créée avec mon ami Jean-Claude Izzo, *La Pensée de midi* a été publiée durant dix ans. Ce fut une très belle aventure éditoriale, intellectuelle et humaine, qui a permis de



Les Rencontres d'Averroès à Espaceculture, Marseille, 2013.

tisser des liens en profondeur et de publier un certain nombre de numéros qui, je crois, ne sont pas révolus.

Et maintenant... ?

Nous sommes, comme je vous le disais au début de notre entretien, dans un moment de retournement ou de bifurcation de notre histoire. Il faut en prendre toute la mesure et se donner les moyens de surmonter la faille. C'est ce à quoi je réfléchis aujourd'hui. À travers un projet artistique et de pensée que nous avons créé, avec un certain nombre d'amis des deux rives, et que j'ai proposé d'appeler *La fabrique de Méditerranée*.

Il y a trois grands défis devant nous : un défi climatique, avec l'entrée dans une ère nouvelle, l'anthropocène, qui va nous amener à changer nos modes de vie ; un défi numérique, qui crée une société de l'accélération et du contrôle, qu'il s'agit de transformer ; un défi politique ou de civilisation, qui nous conduit à réinventer les relations entre l'Europe et l'islam, pour sortir de la confrontation et donner forme, sens et vie à un possible monde commun, qui est à mes yeux une Méditerranée du XXI^e siècle.

Je persiste et signe dans cette approche car, comme le disait si bien Wajdi Mouawad, « C'est dans cette obstination à rêver que chaque civilisation trouve sens et direction »...